

Rabelais initiateur et précurseur de la méthode expérimentale

Par le Professeur A.-F. LEDOUBLE

Discours prononcé, le 8 mai 1907, à l'Hôtel des Sociétés Savantes, par M. le docteur A. F. Ledouble, à l'occasion de la visite, en Touraine, de la Société des Etudes Rabelaisiennes.

MESSIEURS,

Par un sentiment de délicate et gracieuse considération, vous tenez à ce que je prenne la parole dans cette fête familiale, à laquelle ont été conviés et sont représentées toutes les sociétés littéraires, artistiques, savantes, voire même sportives de la Touraine. Je vous remercie. Je n'ai d'autre droit à cet honneur que celui que peut me créer l'admiration que je professe à un aussi haut degré que vous, Messieurs, pour l'incorrigible railleur, l'impitoyable satirique, le profond philosophe dont le rire puissant, homérique, a ébranlé le monde, le géant des lettres françaises auquel La Fontaine, Molière, Voltaire et Beaumarchais ont tant emprunté et qu'ont célébré à l'envi Brantôme, Nisard, Guizot, Gérusez, Compayré, le savant médecin dont le nom est resté en vénération, dans les écoles de médecine, Maître François Rabelais dont les traits sont perpétués par le marbre ou l'airain à Paris, à Meudon, à Montpellier, à Tours, à Chinon, etc.

Quel que soit, Messieurs, le rang que nous occupions dans la Société, nous n'y sommes arrivés et nous ne nous y maintenons que par les qualités dont nous ont imprégnés et nous imprègnent quotidiennement les livres. — Les livres sont nos premiers maîtres et souvent nos derniers amis. L'ouvrier qui sait lire peut, avec de l'intelligence, du travail et de la persévérance, s'élever au niveau des plus grands citoyens. Si l'Eglise est la maison de Dieu, la bibliothèque est le temple de l'esprit humain, le tabernacle du Verbe écrit, c'est le reliquaire des penseurs qui, de siècle en siècle, ont agrandi le monde, c'est l'armorial d'une noblesse qui a l'infini pour ancêtre et pour postérité.

Après cette profession de foi vous devinez de suite, pourquoi, Messieurs, je prise autant que vous le chef-d'œuvre débordant de gaieté, d'esprit, de science et de philosophie, que nous a légué le génial enfant des bords de la Vienne, qui sut allier à des connaissances aussi étendues que précises en pédagogie, en histoire, en géographie, en art militaire, en linguistique, en botanique, en anatomie, en physiologie, en médecine, en chirurgie, en théologie, en droit, en architecture, etc., l'art le plus merveilleux d'écrire en prose, sinon en vers. La fameuse histoire de Gargantua et de Pantagruel sera, Messieurs, sempiternellement lue, méditée et commentée non seulement parce qu'elle est éminemment originale, admirablement écrite, amusante au possible et provoque le rire à pleine gorge et parce que, comme l'a remarqué dans son savant ouvrage sur le *Coudray-Montpensier, l'abbaye de Seuilly et les environs* (1), un des maîtres de l'Archéologie française, M. l'abbé L. Bossebœuf, président honoraire de la Société archéologique de Touraine, elle fournit, en ce qui concerne la Renaissance encore trop ignorée, nombre de renseignements sur « les habitudes » les préjugés et les travaux des différentes classes de la Société, les étoffes et les costumes, les engins de guerre, les moyens de locomotion, l'art au point de vue de l'architecture, de la peinture, de l'orfèvrerie, de l'émaillerie et de la joaillerie..., de précieuses indications par rapport aux industries du vêtement, à l'art de la calligraphie, de l'im-

primerie, de la musique avec les instruments, aux mœurs et usages locaux, aux jeux et exercices, tels que la chasse, la natation, l'équitation, les amusements de la ville et de la campagne, aussi bien que relativement à l'intérieur des gentilshommes, des bourgeois, des marchands, sans négliger la boutique des apothicaires avec leurs « petites boîtes », mais encore et surtout parce que sous les crudités du langage, on y sent une critique supérieure, une soif inextinguible de justice, un amour profond de l'humanité, — cette humanité si noble et si malheureuse, — un culte sincère de la vraie science.

A une époque où on ajoutait aveuglément foi aux racontars les plus fantastiques de tels ou tels voyageurs habileurs, voire même à des assertions dont il eût été très facile de contrôler l'inexactitude, Rabelais eut, Messieurs, le goût de l'observation et de l'expérimentation. Celui que la légende a accusé, sans raison, d'une intempérance moins avouable, ne fut qu'un véritable « goinfre de livres ». Mais il ne les dévorait pas pour s'emplit d'une vaine science de mots et de formules, pour citer et répéter ce que d'autres avaient dit avant lui et s'asservir à la tradition, mais pour se rendre plus capable de découvrir lui-même les secrets de la nature physique et morale. Après s'être assimilé les œuvres des théologiens, des grammairiens, des historiens, des poètes, des philosophes, des grands navigateurs de l'antiquité et du moyen-âge et principalement celle des naturalistes et des médecins qui satisfaisaient mieux son penchant pour les sciences naturelles et la médecine, il a, à Fontenay-le-Comte, durant l'été, « muni de cerfouettes, bèches, tranches et autres instruments requis à bien arboriser... passant par quelques près et autres lieux herbus, visité les arbres et les plantes, les conférant avec les livres des Anciens qui en ont écrit, comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer et Galen » et découvert la sexualité des plantes, — en prenant à tort, il est vrai, pour le mâle la femelle qui porte la graine, — « et comme en plusieurs plantes sont deux sexes : mâle et femelle : ce que voyons es lauriers, palmes, chênes, héousses, asphodèles, mandragore, fougère, agaric, aristolochie, cyprès, térébinthe, pouliot, péone et aultres » ; il a, à Montpellier, dans la saison des frimas, après avoir commenté les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien dans des cours où se pressait la foule des étudiants, fréquenté la salle de dissection de l'Université, « anatomisé » des cadavres fleurant mauvais et autour desquels pullulaient les mouches venimeuses, et, en faisant jouer scalpel, érigne et ciseau, reconnu et décrit, trois cents ans avant le chirurgien lyonnais Bonnet, l'aplatissement transversal de la portion cervicale de la trachée, comprimée par un goître, et, deux cents ans avant le syphilographe Astruc, les lésions pathologiques du sarcocèle vénérien, pratiqué des « entommeures de la cervelle et de la plèvre » semblables à celles qui sont représentées dans les *Traité*s modernes d'anatomie humaine de Beaunis et Bouchard et de Fort (1) ; il a, à Lyon, dirigé, pendant deux ans, comme médecin en chef, « un grand nosocomie (2) » et, en s'attardant au chevet du lit des malades dont l'histoire prêtait à quelque considération intéressante, ou des « navrez » dont les fractures ou les plaies nécessitaient l'application d'un appareil compliqué ou d'un pansement difficile, fixé le premier, la symptomatologie de la stomatite mercurielle ; distingué, plusieurs siècles avant Ricord, auquel on a élevé une statue à Paris, l'écoulement urétral non virulent de l'écoulement urétral virulent ; « extrait à

(1) Cf. Mon Rabelais anatomiste et physiologiste, pp. 182-277.

(2) Cf. L'Hôpital du Pont-du-Rhône.

(1) P. 115, en note. Tours, 1900.

grands renforts de bezicles, pratiquant l'art de veoir choses non apparentes, comme enseigne Aristoteles, » le « ciron » de la gale, rangée encore, en 1842, parmi les vices, les cachexies ou les phlegmasies; inventé ou perfectionné des instruments de chirurgie, un *glossocomion*, *glostocomion* ou *solène mécanique* pour la réduction des fractures de l'os de la cuisse et un *syringotome* pour débrider l'intestin hernié et étranglé; il a, dans l'une ou l'autre ou plusieurs des villes qu'il a successivement habitées, dû, enfin, parfois, « se désporter en Bracque ou ès prés et jouer à la balle, à la paulme, à la pile trigone, etc., galamment s'exerçant le corps comme il avait l'âme auparavant exercé » pour avoir pu montrer les avantages de la gymnastique, indiquer même, avec une de ces débauches de style qui lui sont familières et où il est vraiment prodigieux par l'abondance des mots et les tours du langage, celui des exercices gymnastiques de fond, de force ou de vitesse auquel il faut recourir suivant qu'on veut développer les muscles « exercer le thorax et le poulmon ou gâlentir les nerfs. »

Adversaire méprisant et résolu de cette éducation « toute livresque » dont a parlé Montaigne et de ces leçons *ex cathedra* qui se réduisaient à la lecture d'imprimés et de manuscrits traditionnels et se terminaient par de fastidieuses discussions où, maîtres et élèves, oublieux des choses mêmes « s'embesoignaient après des paroles », il a, en prêchant d'exemple, recommandé instamment et à diverses reprises « l'estude des faits de nature » et de « l'estat humain ».

Chaque jour, le fils de Grandgousier « considéroit l'estat du ciel », la position du soleil, de la lune et des étoiles, devisait joyeusement avec son maître « de la vertu, propriété efficace et nature de tout ce qui leur estoit servi à table, du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes, racines... » Si le temps était pluvieux, il allait « veoir comment on tiroit les métaux ou comment on fondoit l'artillerie... veoir les lapidaires, orfèvres..., monnayeurs... tissatiers... horlogers... imprimeurs, teinturiers et aultres telles sortes d'ouvriers; et partout donnans le vin, apprenoit et consideroit l'industrie et invention des mestiers. »

« Vos philosophes qui se complaignent toutes choses estre par les Anciens escriptes, déclare le pontife Bachuc aux visiteurs de l'oracle de la dive bouteille, rien ne leur estre laissé à inventer, ont tort trop évident. Ce que du ciel vous apparoyst et appelez phénomènes, ce que la terre vous exhibe, ce que la mer et les aultres fleuves contiennent, n'est comparable à ce qui est en terre caché. » Cherchez « à investiguer comme est le naturel des humains. » Et surtout ne vous découragez pas : « par temps ont été par temps seront toutes choses latentes inventées ».

Quelle différence, Messieurs, entre « les précepteurs sophistes du collège de Montaigu et aultres tousseulx de semblable farine », dont Erasme a raillé l'impitoyable et stérile discipline, et Ponocrates, le pédagogue d'Eudemon et de Gargantua, qui se rit de tous le fatras scholastique : des *bestiaires*, des *lapidaires*, des *miroirs* et autres *barbouillamenta Scoti* ! Entre Janotus ac Bragmardo, « tondu à la césarine vestu de son liripipion à l'antique et bien antidoté l'estomach de Cotignac de four et eau béniste de cave », argumentant *in modo et figurâ* avec tout l'appareil grotesque de la dialectique syllogistique, et le roi d'Utopie, écrivant, quelques heures avant de mourir, à son fils :

« Quant à la connaissance des faits de Nature, je veulx que tu t'y adonnes curieusement, qu'il n'y ait mer, rivière, ni fontaine dont tu ne cognoisses les poissons, tous les oiseaulx de l'aer, tous les arbres, arbustes et frutices des

forests, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au centre des abysses, les pierreries de tout Orient et Midy, rien ne te soit incogneu... Et par fréquentes anatomies acquiers toy la parfaite cognoissance de l'aultre monde qui est l'homme. »

Le conseil pour n'être pas nouveau, — c'est le *γνώστη σέσωσται* de la sagesse antique, — est encore bon à suivre; ce que l'homme connaît le moins, c'est lui-même. Il a mesuré les cieux, calculé le poids de la terre, fait du Jupiter-Tonnant de ses aïeux, un simple messenger qui porte, en un clin d'œil sa pensée et même sa parole d'une extrémité du monde à l'autre, obligé le blond Phébus et la pâle Phébé à peindre leur propre image, la sienne, au fond d'une chambre obscure; que dis-je? il les a réduits à l'humble rôle de copistes de nos vieux manuscrits. Il a dompté tous les éléments; l'air et les vents lui obéissent en esclaves et bientôt des navires d'un nouveau genre traceront leurs sillages dans les plaines de l'atmosphère aussi sûrement que le font, depuis longtemps, les vaisseaux sur la vaste étendue des Océans. Oui, Messieurs, l'homme a créé ces merveilles, mais il n'a toujours que des notions imparfaites sur son corps, son intelligence, le principe de vie qui l'anime: il ignore son origine, son berceau, son histoire. Or, savoir tout cela, ne serait-ce pas savoir, Messieurs, je vous le demande, le comment et le pourquoi des choses?

N'est-il pas vrai, d'autre part, Messieurs, que si toutes les sciences émanent de l'homme, toutes les sciences se résument aussi dans l'homme, « cette synthèse de la nature », pour employer les expressions d'Aristote? Organisés ou inorganiques tous les corps ne se réduisent-ils pas aux mêmes éléments atomiques, fournis par le sol, l'atmosphère et les eaux, et régis, — comme l'a démontré Marcellin Berthelot dont c'est le plus beau titre de gloire, — régis par les mêmes lois chimiques? La cellule, le plus simple des organismes, n'est-elle pas l'origine commune de tous les tissus? L'embryogénie humaine n'est-elle pas, enfin, le résumé de la série animale tout entière, de la cellule à la vertèbre?

Tout cela, l'auteur de Gargantua et de Pantagruel, Messieurs, semble l'avoir soupçonné. Et de même qu'il a préconisé ces leçons de choses maintenant en honneur dans nos Ecoles primaires, noté ce qu'on commence à peine à concevoir dans nos lycées, que c'est dans le développement parallèle et connexe des facultés intellectuelles et des forces physiques qu'on doit chercher l'idéal de l'éducation (*mens sana in corpore sano*), il a — lui dont les études en théologie et en métaphysique ont été, chez les Bénédictins de Seuilly et au couvent de la Baumette, poussées aussi loin que possible, — affirmé que pour arriver à bien comprendre l'homme intellectuel, il faut « par fréquentes anatomies acquérir la parfaite cognoissance » de l'homme charnel, visible et tangible, auquel il est intimement uni.

C'est parler d'or. Si rien ne s'oppose en principe effectivement, Messieurs, à ce que l'énergie, la force, si vous préférez, même dans ce qu'elle a de plus merveilleux et de plus mystérieux, la vie et l'intelligence, puisse exister indépendamment de la matière, il n'est pas moins vrai qu'en cet état elle se dérobe et se dérobera toujours à nos investigations. Etres sensibles, c'est seulement revêtue de sa forme matérielle qu'on a si ingénieusement définie « possibilité de sensations », qu'il nous est et nous sera toujours seulement donné d'apprécier ses effets et de constater ses transformations. Je n'insiste pas. A quoi bon d'ailleurs. Aujourd'hui la psychologie pure a perdu de plus en plus de terrain. Ce qu'on étudie c'est la psychologie morbide ou la psychophysiologie qui, toutes deux, prennent pour but de leurs recherches la détermination des rapports du système ner-

veux et de la pensée. La biologie ayant établi d'une manière évidente la nécessité pour le psychologue d'être doublé d'un médecin et plus particulièrement d'un anatomiste et d'un physiologiste, ne prête plus matière à discussion et les deux seules preuves, les meilleures que je puisse vous en fournir, Messieurs, c'est le nombre relativement considérable de normaliens, d'agrégés, voire même d'ecclésiastiques, qui viennent entendre la parole de nos maîtres du Collège de France et de la Sorbonne, et la nomination, il y a longtemps déjà, comme directeur du laboratoire de psychologie expérimentale à la Sorbonne, d'un ancien professeur à la Faculté de médecine française de Strasbourg, auteur d'un traité classique d'anatomie et d'un ouvrage très estimé de physiologie, de notre compatriote, le docteur Beaunis, d'Amboise.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, l'importance qu'a attachée à l'étude de l'anatomie et de la physiologie « le joyeux compagnon et tant docte et gentil médecin chinonais », est également attestée par ce fait que sur les dix chapitres qui, dans l'épopée pantagruélique, sont, depuis la première jusqu'à la dernière ligne, réservés aux sciences, quatre le sont à la botanique, les chapitres XLIX, L, LI et LII du livre III où à propos de « la célèbre herbe nommée pantagruelion » (le chanvre) il est question de l'origine, de la culture, de l'organographie, de l'emploi industriel, des propriétés médicinales d'une infinité de plantes et de l'ennemi, végétal ou animal, de plusieurs d'entre elles, etc. ; — et six à l'anatomie et à la physiologie de l'homme et des animaux, les chapitres XXX, XXXI et XXXII du livre IV où, par « Xénomanes, est anatomisé et décrit Quaresmeprenant », les chapitres III et IV du livre III où Panurge « loïe les debturs et les emprunteurs » et qui n'est rien autre chose, ainsi que je l'ai prouvé, qu'un résumé succinct de la thèse de licence en médecine de Rabelais, et le chapitre XXXI du livre V où il est fait mention, avec plus ou moins de détails, de tous les animaux, réels ou imaginaires, rencontrés par Pantagruel « dans l'isle de Frize, au pais de Satin ». A ce chapitre d'anatomie comparée il convient encore, Messieurs, d'ajouter maintes pages entières, où, de ci de là, en formulant ainsi un ensemble de faits positifs au lieu de ne s'appuyer que sur des préconceptions fictives, en ne se bornant pas à brasser la matière ductile de l'esprit d'autrui, en s'occupant avec un égal bonheur de l'éléphant, du rhinocéros, du renne ou tarande, de la baleine, le plus grand des cétacés à grosse tête ou physétères, du pigeon-voyageur d'origine arabe ou gozal, de l'hirondelle marine ou dactyloptère volant, des Ascarides lombricoïdes, du sarcopte de la gale, du Dragonneau grivolet ou ver de médine, de la mouche des bœufs, de l' « œstre ju-

nonique ou aultres telles bestes », maître François a préparé et annoncé Buffon, Lacépède, Daubenton, Lamarck et Cuvier.

A l'âge de la puberté intellectuelle, quand le travail devient personnel, Rabelais, élevé dans l'ombre, le silence et la paix des cloîtres a donc, Messieurs, passionnément aimé la nature et de la façon dont elle doit être aimée, c'est-à-dire à la fois (et c'est là un des traits essentiels de son génie), comme l'aiment les poètes et les rêveurs et comme l'aiment les savants, comme ceux qui veulent l'admirer dans la magnifique variété de ses formes, et comme ceux qui veulent la pénétrer dans les secrets de ses lois éternelles. Sous ce rapport il a été, de même qu'en bien d'autres choses, on ne saurait le proclamer trop haut, un initiateur et un précurseur, l'initiateur de la méthode qui remonte des effets à la cause, des conséquences au principe, des faits particuliers à la loi, qui cherche le relatif et non l'absolu et qui tend à substituer partout des preuves aux affirmations, de la méthode expérimentale, en un mot, sans laquelle il n'y a pas de vérité possible dans les sciences, surtout en médecine ; il a créé dans son siècle un mouvement colossal qui ne s'est pas ralenti et ne se ralentira jamais.

Avec Descartes, qui a écrit le *Discours de la Méthode*, dénommé à bon droit « la charte de toute la philosophie », reconstruit l'édifice des sciences et auquel l'anatomie et la physiologie — pour ne parler que des sciences dont je m'occupe habituellement, — sont redevables, la première, de la découverte du rôle que joue la cellule dans le développement de l'embryon humain, la seconde, des actes automatiques, *alias* des actions réflexes, Maître François est donc, Messieurs, une des personifications les plus éclatantes de la Touraine, une des plus rayonnantes manifestations de son génie médical. Inventeur précoce de toutes les idées et de toutes les curiosités modernes, esprit universel, chercheur solitaire et fécond, il a poussé ses divinations au delà de son siècle jusqu'à rejoindre et même dépasser le nôtre.

Actualités Médicales

Réformons.

Vous direz ce que vous voudrez, mais nous sommes un drôle de corps ! Je parle du corps médical.

Notre métier ne fait plus vivre son homme. Et alors nous remuons ciel et terre ; les journalistes professionnels

NÉVROSES CONVULSIVES, SPASMODIQUES, DOULOUREUSES, PHOBIES

Névropathies, Névralgies faciales et intercostales, Céphalalgies,
Tics, Epilepsie, Chorée, Insomnies, Douleurs physiques, Crampes musculaires

VALÉRAL PUY

Succédané plus actif des
Valériannes et des Bromures
Odeur et saveur agréables
Tolérance absolue

Dose : Une cuillerée à café contient 1 gr. de Valéral. — 1 à 3 cuillerées à café par jour dans de l'eau

CAPSULES CURATIVES A. PUY

(Enveloppe de Gluten soluble)

Dosées à 0 gr. 20 d'Hypophosphite de Gaiacol neutre

Contre les affections des voies respiratoires et broncho-pulmonaires, Catarrhes.

Antibacillaires et reconstituantes — Jamais d'hémoptysies

Echantillons, Littérature : P^{cie} PUY, Grenoble. — Dépôt : toutes les bonnes Pharmacies

font feu de toutes leurs plumes à la fois, si j'ose m'exprimer ainsi, pour secourir la vieille torpeur bien connue : on sonne le tocsin et on bat la générale pour nous appeler tous à un congrès : le Congrès des praticiens. Et il en sort quoi ? du vent. . . ., sous forme de vœux pour la réforme des études médicales.

Eh bien là, vrai ! ce n'était pas la peine de se réunir à tant de médecins pour trouver un remède pareil à la crise.

Je ne dis pas que le mode d'enseignement de la médecine soit parfait, tant s'en faut, et qu'il n'y ait pas lieu de chercher à l'améliorer et même à le réformer ; oh que bien au contraire !

Mais enfin ces réformes ont-elles, pour nous praticiens aux prises avec toutes les difficultés de la « lutte pour la vie », un intérêt si palpitant ? Et était-ce bien la peine de nous faire venir des quatre coins de la France pour nous démontrer que l'enseignement que nous avons reçu ne convient plus à nos enfants.

Et j'y pense, si l'enseignement actuel, qui ne diffère pas beaucoup de l'ancien, ne peut que faire des ânes, qu'est-ce que le bon public peut bien penser de nous ?

Mais n'approfondissons pas. Je vous dirai prochainement que pour ma part je demande des réformes. Et vive le Progrès !

Ce que je reproche le plus à l'enseignement de la médecine tel qu'on le pratiquait de mon temps, et surtout tel qu'on le pratique aujourd'hui, c'est d'être trop varié, de porter sur un tas de choses complètement inutiles.

Si un médecin savait seulement la moitié de ce que les programmes exigent, il serait apte à faire tous les métiers excepté celui de médecin : il serait botaniste, géologue, physicien, par conséquent ingénieur, chimiste, officier du génie ou d'artillerie, agriculteur, viticulteur, etc. etc. Et c'est peut-être pour cela qu'il y en a tant d'entre nous qui deviennent députés, sénateurs, ministres, et même conseillers municipaux.

Je regrette tout de même de n'avoir pas été délégué au congrès des Praticiens, car j'aurais demandé (et au fond j'espérais qu'on le demanderait), qu'on utilisât mieux nos écoles préparatoires de médecine.

Et voici l'article que j'aurais voulu faire inscrire à la base de l'enseignement réformé de la médecine.

Nul ne pourra se faire inscrire dans une des Facultés de médecine de l'État, s'il n'a accompli, au préalable, une scolarité de trois années dans l'ÉCOLE PRÉPARATOIRE DE MÉDECINE de sa région.

Voilà une mesure radicale de décentralisation, qui permettrait de faire de l'enseignement réellement pratique et professionnel, sous tous les points de vue.

Naturellement, je supprimerais le P. C. N. et l'obligation de perdre une année dans les facultés des Sciences ; et je le remplacerais par des travaux pratiques de physique, de chimie et de botanique très élémentaires.

Qu'est-ce que cela peut bien faire en effet au malade, que nous soignons pour une coxalgie ou une fracture des os de l'avant-bras, si nous savons ou non à quelle famille appartient la Dionée attrape-mouche, et si la Blende est un minéral de zinc, ou même si nous connaissons à fond les théories de la télégraphie sans fil et des ondes hertziennes.

Le malade est en droit d'exiger de son médecin un bon diagnostic et le meilleur traitement possible. En revanche le médecin doit réclamer à son malade des honoraires, qui lui permettent de vivre honorablement.

C'est en ce double sens qu'il faut faire aboutir les réformes : Réforme de l'Enseignement de la Médecine, en

mettant l'étudiant plus directement en rapport avec ses maîtres, ce qui permettra à maîtres et élèves de mieux se connaître, de mieux s'entendre, et de faire en commun « l'éducation » du public, qui en manque de plus en plus vis-à-vis du corps médical désuni, et qui abuse de la situation.

Eh bien, j'estime que le professeur d'école préparatoire, que le médecin d'hôpital des principaux centres des départements, sont plus aptes à former de vrais médecins que nos grands pontifes des Facultés, qui voient les choses de trop haut, planent dans les sphères d'une science qui leur fait trop souvent perdre de vue les notions de la vie et de la médecine pratiques.

Mais pour le détail des questions techniques d'enseignement pur, j'estime que le médecin n'a pas à aller se faire tuer sur une barricade, et qu'il est même inutile pour cela d'organiser des congrès.

D^r LÉON LERICHE.

Les Faux-Croup graves

Par le D^r BOSCH,

Ancien interne des Hôpitaux de Paris,
Médecin de la Crèche à l'Hôpital Général.

DÉFINITION

Le nom de faux-croup éveille d'habitude, dans l'esprit du médecin, le souvenir d'un enfant, pour lequel il fut appelé la nuit par une famille affolée : cet enfant, bien portant la veille encore ou légèrement grippé depuis quelques jours, a été réveillé brusquement par un accès de suffocation — avec des quintes de toux rauque : la respiration est sifflante — le tirage commence à apparaître, il se fait même un début de cyanose. Mais très rapidement les accidents cessent et souvent quand le médecin arrive, l'enfant est de nouveau endormi (1). L'examen de la gorge est négatif — ou ne révèle qu'une rougeur diffuse. Cet accès n'est pas d'ailleurs isolé, il peut se reproduire à intervalles plus ou moins éloignés, — et les parents ayant appris à les connaître ne s'en effrayent plus. — Aussi pour le public, et un grand nombre de médecins — faux-croup signifie : affection à manifestations alarmantes, mais à pronostic toujours bénin.

Nous désirons montrer dans cette étude qu'en raison de la tendance toute particulière des enfants à faire du spasme de la glotte — il est des cas où l'amélioration habituelle et rapide — ne se produit pas — où le faux-croup devient une affection grave se traduisant par une dyspnée laryngée persistante — et susceptible parfois de se terminer par la mort — si l'on n'intervient pas à temps par le tubage ou la trachéotomie.

À côté du croup diphthérique, il y a donc place en clinique infantile pour un faux-croup grave, non diphthérique, et sans vouloir nier l'existence du croup d'emblée, notre opinion personnelle est que nombre de cas décrits autrefois sous ce nom n'étaient pas autre chose que des laryngites striduleuses graves.

HISTORIQUE

Notre prétention n'est pas d'ailleurs de décrire une nouvelle entité morbide ; ces cas sont connus depuis long-

(1) Nous avons le souvenir personnel d'un cas de ce genre observé à la campagne, — réveillé en pleine nuit pour un enfant d'un village voisin — qui avait le croup et qui, me disait-on, serait peut-être mort quand j'arriverai. — Je trouvai un beau bébé — qui s'était endormi. — et j'eus grande peine à décider les parents à le réveiller pour que je l'examine.

temps, et les méthodes bactériologiques n'ont fait que confirmer ce que la clinique avait déjà permis d'observer.

L'historique, relevé par Variot et Glover (1), rapporte le premier cas publié à Rogery (croup aigu terminé par la mort avant la formation de la fausse membrane, Journal de méd. chir. et pharm. 1810). Bandelocque en a publié un autre dans la *Gazette médicale de Paris*, en 1847, — et ces premières observations sont réunies dans la thèse de Hérard 1847.

La notion de ce faux-croup grave était déjà assez classique pour que Rilliet et Barthez lui consacrent quelques pages dans la première édition de leur traité; mais Trousseau fut le premier à vulgariser ces cas par la description dramatique qu'il donne de l'un d'eux dans ses Cliniques de l'Hôtel Dieu (2).

« Un jeune garçon de 13 ans, bien portant la veille, avait été pris tout à coup le lendemain matin d'un accès d'oppression épouvantable. — Il se leva rapidement et courut chez le préfet des études: sa respiration était gênée au plus haut point, il avait une toux rauque, croupale; sa voix était enrouée, éteinte — et la respiration produisait un sifflement des plus bruyants. — Le médecin du collège, mandé aussitôt, fut justement effrayé de l'état du malade et me dépêcha sur-le-champ un des maîtres. — Je partis aussitôt; quatre heures après, j'arrivais auprès du pauvre enfant, il venait d'expirer. — A l'autopsie nous ne constatâmes qu'un gonflement notable des cordes vocales avec rougeur de la membrane muqueuse laryngienne — qu'un peu de tuméfaction des replis aryéno-épiglottiques. Sur l'une des cordes vocales il y avait une légère sécrétion membraneuse n'ayant aucun des caractères de la fausse membrane diphtérique et qui était le résultat d'une phlegmasie portée au plus haut degré. »

Guéneau de Mussy rapporta à la Société Médico-pratique (séance du 22 mars 1886) — l'observation d'une petite fille de sept ans — à laquelle pour un cas analogue Saint-Germain et lui-même durent pratiquer une trachéotomie. A la même séance, Huchard relata un autre cas observé chez une petite fille de 5 ans: il y avait eu d'abord des accès de suffocation violents, puis d'intensité décroissante pendant un jour. La gorge était simplement rouge. — Le lendemain l'état asphyxique rappelait tout à fait la période terminale du croup. — On se tint prêt à intervenir — et de fait, au milieu du jour — l'état devint si grave que l'opération fut jugée indispensable. — L'enfant a guéri rapidement; de plus elle a eu de fréquentes attaques analogues qui ont confirmé le diagnostic.

Variot eut l'occasion d'observer en 1896 une épidémie de faux-croups graves à l'hôpital Trousseau: « sur une douzaine d'enfants atteints trois avaient déjà succombé après avoir été tubés. — Un autre, qui rejetait le tube avec persistance, a dû être trachéotomisé — et huit jours après le début de la maladie — il était impossible de retirer la canule. Il est digne de remarque que les autres enfants — qui ont

guéri — ont dû conserver le tube pendant 7 à 8 jours, c'est-à-dire plus longtemps que les enfants atteints de croup diphtérique et traités par le sérum antidiphtérique. »

La thèse de Touchard (Paris 1893) sur les laryngites aiguës de l'enfance simulant le croup, constituait déjà une monographie très complète de la question.

La loi des séries vient de nous faire observer, au pavillon d'isolement de l'hospice général, sept cas successifs, donnant l'illusion d'une petite épidémie: les observations analogues que nous devons à l'obligeance des D^{rs} Boureau, Ménier et Gaudeau nous permettent d'apporter une modeste contribution à cette étude des laryngites graves de l'enfance.

ÉTILOGIE

A. Causes prédisposantes.

I. — C'est une affection propre à l'enfance et surtout à la première enfance — au-dessous de 2 ans (3 cas sur 7 de notre statistique personnelle) et c'est également dans la première enfance que se montrent les cas les plus graves. Elle est encore très fréquente jusqu'à l'âge de 5, 6 et 7 ans, pour devenir exceptionnelle ensuite.

Elle est en effet essentiellement subordonnée à la facilité avec laquelle les enfants font du spasme (tétanie, spasme idiopathique de la glotte, convulsions, etc...) Mais il y a, de plus, une prédisposition individuelle manifeste:

II. — *Le nervosisme*, entendu dans son sens le plus large qu'il soit héréditaire ou acquis, joue en effet un rôle considérable dans la production de ces phénomènes, et ceci nous explique que le faux-croup ait parfois un caractère familial et héréditaire: de tels enfants sont pour ainsi dire dès la naissance en puissance de spasme, et ils dévoileront cette tendance à l'occasion de la plus légère inflammation de la muqueuse laryngée.

III. — *L'adénoïdisme* (amygdales hypertrophiées, végétations adénoïdes, etc...) est très fréquent chez les enfants sujets à la laryngite striduleuse, soit qu'il y ait propagation directe de l'inflammation rhino-pharyngée au larynx, soit que cette inflammation agisse simplement par réflexe suivant un mécanisme d'ailleurs très obscur. Mais le fait n'en est pas moins évident — et sans en faire une règle absolue — il est certain que nombre d'enfants ont vu leurs accès de faux-croup diminuer de fréquence ou cesser après le curetage de leur rhino-pharynx.

IV. — La coïncidence du spasme laryngé avec le rachitisme a été notée par nombre d'auteurs — et certains y ont même vu une relation de cause à effet — par l'intermédiaire de la congestion méningée si fréquente dans le rachitisme, — ou même par la compression des os du crâne ramollis (craniotabes d'Elsässer). — Mais on tend plutôt aujourd'hui à attribuer ces accidents d'ordre nerveux et les lésions osseuses du rachitisme à une même cause, l'auto-intoxication d'origine digestive. Cette fréquence n'est d'ailleurs pas excessive, et nous n'avons pour notre part noté le rachitisme que dans une de nos observations.

V. — Enfin nous signalerons une prédisposition anatomique spéciale à l'enfance, à savoir le plus petit volume

(1) L'article de Variot et Glover — dans la seconde édition du traité des Maladies de l'enfance — est la première description d'ensemble sur ce sujet. Nous lui avons fait de larges emprunts.

(2) Tome 1, page 640.

ARSYNAL		PAS D'ODEUR D'AIL, PAS DE TROUBLES DIGESTIFS, PAS D'ACTION SUR LE REIN.	
METHYLARSYNATE DI-SODIQUE Chimiquement pur	LEGRAND	GRANULES GOUTTES AMPOULES	
197, Rue du Faubourg-Saint-Martin, PARIS			

du larynx — et l'absence de glotte intercartilagineuse. (Glover).

2°) Causes occasionnelles.

Toute maladie générale et toute affection localisée à l'appareil respiratoire peuvent devenir la cause occasionnelle d'un accès de faux-croup.

A). Maladies générales.

1). La rougeole surtout, — qui a pour le larynx la plus fâcheuse prédisposition. — Les accidents qu'elle détermine (1) peuvent se montrer avant, pendant ou après l'éruption, — et il semble qu'à chacune de ses périodes correspondent des formes cliniques et anatomiques différentes :

a). *Laryngites précédant l'éruption.* — Ce sont les cas où la laryngite normale de la période catarrhale se complique subitement de dyspnée menaçante avec tirage permanent — le tout durant 24, 48 heures — et cédant habituellement en même temps qu'apparaît l'éruption.

b.) *Laryngites survenant au moment de l'éruption.* — Elles se voient plus fréquemment que les précédentes — et elles semblent dues à ces ulcérations sous-glottiques qui ont été décrites par Coyne (2) : c'est là où le diagnostic avec la diphtérie est particulièrement difficile, — en raison de la fréquence avec laquelle la diphtérie se greffe sur le terrain rubéolique.

c.) *Enfin, laryngites survenant à la fin de la période éruptive* ou pendant la convalescence (3) — Elles sont encore plus souvent en rapport avec des lésions ulcéreuses sous-glottiques et d'autre part, elles annoncent fréquemment les complications broncho-pulmonaires : aussi, ont-elles une gravité toute particulière (2 cas de guérison seulement sur les 15 rapportés par Coyne).

Or, ces trois formes peuvent se compliquer de spasme glottique [voir observations IX] et nécessiter une intervention d'urgence.

2°). La *Variole* frappe assez souvent le larynx, et peut y déterminer des accidents laryngés très graves, directement en rapport avec l'éruption variolique.

3°). La *Varicelle* — malgré la bénignité classique de la varicelle, — il existe quelques observations (4), où l'éruption varicelleux localisé au larynx a déterminé soit des accès passagers de spasme glottique, soit une sténose permanente simulant le croup. — Marfan et Hallé (5), Roger et Bayeux en ont cité des exemples où l'on dut pratiquer la trachéotomie.

3). *Fièvre typhoïde.* — Parmi les accidents dont l'ensemble est désigné sous le nom de laryngo-typhus (6), il en est qui peuvent nécessiter une intervention chirurgicale, et qui en quelques cas se montrent comme phénomène initial de la fièvre typhoïde. — Méry rapporte ainsi d'après

(1) Roumieux. — Les complications de l'appareil respiratoire dans la Rougeole (Thèse 1875).

(2) Coyne. — Accidents laryngés de la Rougeole (Thèse Paris, 1884).

(3) Barbier. — Déterminations tardives de la rougeole sur le larynx. Revue des maladies de l'enfance, 1886.

(4) Boucheron. — (Thèse Paris, 1893).

(5) Marfan et Hallé. — Rev. Mens. des mal. de l'enfance, 1896.

(6) Guinon en a publié un cas intéressant chez un enfant de 10 ans Société de Pédiatrie, 1900.

Haushalter une trachéotomie faite sur un enfant de 18 mois.

4). La *Grippe* a une tendance très marquée chez les jeunes enfants à donner de la laryngite striduleuse ; et il semble que notre observation I en soit un exemple bien démonstratif.

5) *Coqueluche.* — Nous ne parlons pas ici du spasme simple de la glotte (1) — qui se produit à la façon d'un accès isolé — et qui n'est somme toute qu'une convulsion interne. — Mais la laryngite avec tirage permanent, telle que nous la définissons ici, y est plutôt rare ; elle existe cependant. Rilliet et Barthez l'ont signalée — et elle peut même être un mode de début anormal de la coqueluche (voir observ. VIII).

6) *Scarlatine.* — Des accidents laryngés très graves, et dus uniquement au streptocoque, peuvent se voir dans la scarlatine (Moizard) : ils sont exceptionnels.

7) *Oreillons.* — Il nous faut citer également, comme tout à fait exceptionnels, les accidents laryngés au cours des oreillons (2) (un cas mortel de Pailhas chez un enfant de 11 ans).

8) *La syphilis héréditaire* peut frapper le larynx de deux façons différentes — soit :

a). *Précocement* (3) — Sevestre a insisté sur les caractères cliniques de ces laryngites — qui peuvent simuler le croup.

b). *Tardivement* (4). — Ces mêmes accidents peuvent se voir, soit chez des enfants ayant eu antérieurement des manifestations spécifiques — soit comme première manifestation. — Morquio (5) rapporte un cas d'œdème de la glotte d'origine syphilitique — chez un enfant de 5 ans — qui guérit après la trachéotomie.

9) *La tuberculose* pourrait créer les mêmes accidents, mais on sait combien la tuberculose laryngée est exceptionnelle chez les enfants.

10) *La néphrite* — et en particulier la néphrite scarlatineuse, peut également être accusée : et de Bary cité par Baginsky en rapporte 9 cas.

De ces différentes causes occasionnelles générales — nous retiendrons comme les plus fréquentes : la rougeole et la grippe.

B). — Affections locales.

1). *La laryngite aiguë* est au premier rang, et tout particulièrement cette forme dite laryngite sous-glottique, — sur laquelle nous aurons à revenir au chapitre de l'anatomie pathologique.

On se trouve ordinairement en présence d'une inflammation complexe rhino-laryngo-pharyngée ; il y a eu au début un peu de coryza, d'enchifrènement ; les amygdales sont légèrement gonflées, du muco-pus s'écoule sur la paroi postérieure pharyngée — puis le larynx se prend et l'accès de faux-croup éclate. — Ce mode de début explique la fréquence avec laquelle on note le *refroidissement* parmi les causes banales du faux-croup.

(1) Du Castel. Thèse de Paris, 1879.

(2) Pillate. Thèse de Paris, 1900.

(3) Sevestre. Des Manifestations laryngées de la syphilis héréditaire précoce, 1889.

(4) Fournier. La syphilis héréditaire tardive, 1886.

(5) Morquio. Article œdème de la glotte, in Traité des Mal. de l'Enf.

2) La présence d'un foyer inflammatoire voisin (abcès rétro et latéro-pharyngien — phlegmon supra-hyoïdien, angine de Ludwig, présence même de corps étrangers dans le larynx) (1) peut déterminer la sténose laryngée — soit par œdème de la glotte — soit en éveillant le spasme glottique.

3) La trachéo-bronchite accompagnée très fréquemment le faux-croup — se traduisant par une toux quinteuse et persistante — et à l'auscultation par de gros râles disséminés. — Elle contribue à entretenir la fièvre dans les cas assez fréquents qui s'accompagnent de température élevée.

4) La broncho-pneumonie peut débiter elle aussi par un accès de faux-croup grave. — Le cas le plus connu est celui de Trousseau (2). Une petite fille — qui présentait une difficulté extrême de la respiration — fut trachéotomisée par Dumontpallier : il fut impossible d'enlever la canule jusqu'à la mort qui survint le onzième jour ; l'autopsie montra avec un larynx relativement intact des lésions de broncho-pneumonie.

5) La pneumonie compte également la laryngite striduleuse au nombre de ses complications anormales. — Nous en avons publié une observation typique — dans la Revue des Maladies de l'Enfance (juin 1906). Un détail intéressant nous fut fourni par la mère ; cet enfant avait déjà contracté deux pneumonies franches — et l'une d'elles avait eu également un début par une crise de faux-croup — qui fit conduire l'enfant dans un service de diphtérie.

6) Enfin l'adénopathie trachéo-bronchique peut se compliquer d'accès de suffocation grave — non par compression directe de la trachée — mais par irritation des nerfs pneumogastriques et récurrents. Lalouette, Franck, Leg, Hourmann, Rilliet et Barthez ont rapporté des cas suivis de trachéotomie, et l'on sait d'ailleurs que Barety, généralisant ces faits, a admis que la laryngite striduleuse était toujours sous la dépendance d'une irritation du récurrent par des ganglions hypertrophiés.

Nous terminerons cet exposé étiologique, en disant qu'en bien des circonstances enfin, on ne découvre au faux-croup grave aucune cause générale ou locale, et qu'il se montre, au moins en apparence, comme un accident spontané.

3) Causes déterminantes. Anatomie Pathologique. Pathogénie. — La sténose du larynx peut être déterminée par deux conditions différentes :

A). — Parfois il y a réellement obstacle mécanique, notamment par œdème de la glotte (3) : il se fait une infiltration ou séreuse ou purulente de la sous-muqueuse ayant son maximum là où le tissu conjonctif est plus abondant, replis aryéno-épiglottiques, bandes ventriculaires, et face antérieure de l'épiglotte, — et tout le tissu de la région sous-glottique. — Quand l'œdème est purulent il peut y avoir des lésions très graves (chondrites, périchondrites, abcès laryngiens et périlaryngiens, etc.). Mais ces faits sont exceptionnels dans l'enfance.

B). — Dans l'immense majorité des cas, il s'agit de spasme de la glotte — et ce spasme n'est que l'aboutissant d'un réflexe — dont les auteurs modernes conçoivent ainsi le mécanisme :

1) Point de départ du réflexe. — Nous avons vu la multiplicité de ses origines : maladies générales, maladies locales — impressions morales elles-mêmes.

On sait l'influence de la colère, de la peur, etc. sur les enfants détubés — ou décanulés.

Mais il est une région privilégiée à ce point de vue : c'est la muqueuse de la région sous-glottique du larynx et tout particulièrement la paroi postérieure de cette région. Les expériences de Langlois et Kervily (4) ont montré que l'excitation de cette région donnait la toux spasmodique, — et que si l'excitation était prolongée, on obtenait l'occlusion tétanique de la glotte. — Or, l'excitation de cette région tussigène spasmodique tantôt est réalisée par des lésions véritables (hyperémie et ulcérations de la rougeole, de la variole, de la fièvre typhoïde) — tantôt par la simple irritation d'une muqueuse hyperexcitable (passage de l'air inspiré, mucosités venant du rhino-pharynx, etc.

Quoiqu'il en soit, ce sont les nerfs de cette région, c'est-à-dire les laryngés supérieurs, qui sont la voie centripète la plus fréquente du réflexe.

2) La transmission de cette voie d'apport sensitive aux filets moteurs se fait vraisemblablement au niveau du bulbe, par l'intermédiaire des fibres d'association du noyau pneumogastrique au moyen du spinal et du phrénique.

3) Et la répartition motrice se fait à la fois :

A). Par le spinal — dont la branche interne va constituer la majeure partie du nerf récurrent, lequel se distribue à des muscles qui tous, à l'exception du crico-aryténoïdien postérieur, sont constricteurs de la glotte.

B). Par le phrénique — de là, la contraction synergique du diaphragme et de tous les muscles respiratoires, tandis en effet qu'à l'état normal la contraction du diaphragme coïncide avec la dilatation de la glotte, dans les laryngites spasmodiques, il y a à la fois resserrement plus ou moins marqué de la glotte avec constriction énergique du diaphragme ; c'est cet ensemble qui détermine le tirage, et qui porte le nom de *spasme phrénoglottique*.

Ces notions physiologiques nous expliquent en même temps pourquoi la voix et la toux restent relativement indemnes dans le faux-croup, et pourquoi aussi cette intégrité relative ou absolue n'a aucune valeur pronostic.

4) Bactériologie. — L'examen du mucus pharyngé, dans les cas de laryngites striduleuses graves, donne des résultats variables :

1) *Staphylocoques purs* : c'est ce que nous avons observé dans deux de nos cas personnels (2).

2) *Streptocoques purs*.

3) *Association staphylo-streptococcique* sans que cette association paraisse aggraver le pronostic.

4) Enfin les cas les plus embarrassants sont ceux où l'examen révélerait la présence du *Löffler court* (associé ou non au coccus Brison. — Mais Variot dit à ce sujet — la signification du *Löffler court* dans le pharynx, qui est absolument douteuse pour le cas d'angine, ne l'est pas moins dans les laryngites suffocantes.

Nous n'attachons pas, d'ailleurs, personnellement une grande importance à ces recherches bactériologiques — car

(1) Bonain. Laryngite œdémateuse chez un enfant de 15 mois — qui guérit 24 heures après avoir été intubé. Rev. mens. des Mal. Enfance, 1895.

(2) Trousseau, Cliniq. méd. de l'Hôtel-Dieu, tome I, page 635.

(3) Bar. De la laryngite œdémateuse chez l'enfant. Archives de laryngologie, 1896.

(4) De Kervily. Contribution à l'étude de la toux dans la coqueluche. Thèse Paris, 1884.

(2) Nous devons ces cultures et ces examens bactériologiques à l'obligeance de M. Lebas, interne en médecine.

on connaît aujourd'hui les angines à fausses membranes non diphtériques, et surtout les cas où l'examen d'une angine simplement rouge, sans exsudat, révèle la présence du Löffler (diphthéries bactériologiques). Et nous croyons pouvoir éliminer la diphtérie — en présence d'une laryngite grave — quand il n'y a de fausses membranes ni dans la gorge, ni dans le larynx, quand il n'existe aucun engorgement ganglionnaire du cou, — et quand surtout le sérum diphtérique, injecté même à hautes doses, ne produit aucun résultat sur cette dyspnée.

5) *Symptomatologie*. — Nous éliminerons de notre description les cas de faux-croup banal, la laryngite striduleuse à début nocturne, telle qu'elle a été décrite par Trousseau : notre description ne comprendra que les faits où la dyspnée est *permanente et persistante*, soit qu'elle atteigne ce caractère dès le début, soit qu'elle le réalise par une aggravation progressive. Mais dans les cas qu'il nous a été donné d'observer, il n'y a jamais eu de redoublements paroxystiques, la gêne respiratoire donnait l'impression d'un obstacle laryngé permanent.

D'après l'intensité de cette dyspnée, nous pouvons distinguer 3 formes principales de cette affection :

A). *Forme légère bénigne*. — Ce sont des enfants, qui à l'occasion d'un rhume léger, ou encore au cours d'une rougeole compliquée ou non de broncho-pneumonie, sont pris d'un tirage léger, la respiration s'entend à distance, il y a une toux rauque, la voix est couverte : on craint pendant plusieurs heures ou plusieurs jours que cette dyspnée n'aille en s'aggravant ; mais elle reste modérée, et en 1, 2, 3 jours au plus l'alarme est complètement dissipée.

L'observation suivante donnera une idée suffisante de ces formes bénignes :

(A suivre).

L'Excursion de la Société des Études Rabelaisiennes à Tours et à Chinon

Les 8 et 9 mai 1907.

On sait qu'une Société s'est fondée, qui a pour objet exclusif l'étude de notre grand compatriote François Rabelais. M. Abel Lefranc, l'éminent professeur au Collège de France, la préside.

Il y eut naguère une Société des *Moliéristes*, il parut dans ces dernières années une *Revue Bourdaloue*, il y a en Angleterre une académie de Shakespeare. Ce sont là d'excellents mouvements, qui permettent de connaître définitivement l'œuvre des grands penseurs et d'apprécier l'influence qu'ils ont pu exercer sur leur siècle.

Rabelais est un de ces génies qui marquent une époque dans l'évolution de la pensée moderne.

Jusqu'à présent, on saisissait mal le rôle qu'il a joué dans l'histoire littéraire ; ses livres mal interprétés ont donné lieu à des commentaires ridicules ; son œuvre scientifique, jusqu'aux récentes recherches du professeur Ledouble, était à peu près ignorée, et plusieurs chapitres de l'épopée de Pantagruel restaient inexpliqués. On savait peu de choses sur sa famille et sa situation sociale ; on discutait sur le lieu et la date de sa naissance ; la topographie des lieux cités par lui restait incertaine et sans signification.

La jeune Société des Études Rabelaisiennes s'est assignée pour tâche de faire disparaître toutes ces obscurités et de

donner au texte de Rabelais un commentaire définitif, qui permit de préparer une édition vraiment digne du penseur extraordinaire, qui apparaît, avec le recul des siècles, comme la plus grande figure de cette surprenante période de la Renaissance, qui compte tant de génies de toutes sortes.

Pour préluder à ces travaux, elle se fit un devoir, et c'est chose bien naturelle, de venir, en un pieux pèlerinage, visiter les lieux où naquit maître François, où il passa son enfance, où il étudia les lettres et la théologie, cette Touraine, ce Chinonais si souvent décrits par lui et tout imprégnés encore du souvenir légendaire de l'éternel railleur.

Les pèlerins étaient nombreux qui quittèrent Paris le 8 mai, dirigés par M. Abel Lefranc : nous citerons parmi eux MM. Loviat, de la bibliothèque de l'Arsenal, H. Clouzot, Victor de Swarte, Fernand Bournon, M. et M^{me} Fabre, docteur Brüzon, du Bos, Dugas, Godet, Lazare. Il y avait plusieurs étrangers, MM. Fox, de Londres, docteur Polak, de Hambourg, Karl, Merelowski,.... Tellement il est vrai que la gloire de Rabelais n'est pas française seulement, mais universelle.

Et tandis que le convoi se desvaloit emmy les plaines beauceronnes, dépourvues d'ombrages comme désert d'Arabie, conversoit et devisoit avec ses compagnons messire Abel Lefranc, leur disant : « N'est-ce pas bien et sagement advisé d'avoir ainsi quitté et déserté, — pour ces deux jours seulement, — librairies, archives, grimoires, chartes et parchemins, libelles, traictez, memoires, et en général tout le scientifique labueur coutumier auquel avons besoin durant ce long et fascheux hyver et qui aux uns fait visages pallides et blesmes comme faces lunaires, tandis qu'aux autres suyvant complexion et humeur de nature, donne teint rouge et trop vermeil, ainsi que briques mal cuites ? Et combien esbahy seroit notre cher Gargantua si aussi promptement avoit pu aller, comme nous faisons presentement, de Paris vers les rivages de Loyre et Vienne, luy allant défendre son venerable pere Grandgousier traistrement assailly par le felon Picrochole ! Certes, eust cru à quelque invention diabolique. » Et tous approuvoient, dodelinant de la teste, comme ont coutume faire gens satisfaits, et rapidement arrivèrent, non sans avoir salué au passage les inclytes chastels de Bloys, Chaumont et Amboyse, dans la belle cité que l'on vocite Tours....

Ce fut la première étape. Rabelais n'a pas laissé de souvenirs directs à Tours, mais il dut venir souvent au chef-lieu de son diocèse, dont il mentionne la grosse horloge, les cloches ensemble sonnantes, et les pruneaux. On se rendit au musée, pour y admirer les deux superbes Mantegna que regrette le Louvre, la réplique de la *Diane* de Houdon et tant d'autres belles choses ; à la cathédrale, à l'hôtel Gouin, à ce qui reste de l'abbaye de Saint-Martin. Les pèlerins étaient pilotés par trois aimables archéologues tourangeaux, MM. de Grandmaison, Paul Boncour, Hennion.

Sur l'invitation de la Société littéraire et artistique, un vin d'honneur réunissait, à 5 heures, en l'hôtel de l'Union des sociétés, un bon nombre de personnalités tourangelles, parmi lesquelles les présidents des sociétés, le conservateur du Musée, M. Chiquet, grand prix de Rome ; MM. Aubry, le délicat compositeur ; Morin, l'auteur de si jolis poèmes ; A. Chauvigné, l'érudite géographe tourangeau ; P. Lesourd, l'historien des ponts de Tours ; D^r L. Dubreuil-Chambardel, Alleron, Darget, etc. etc.

Le très distingué président, M. Paul Boncour, leur souhaita la bienvenue en ces termes :

MESSIEURS,

C'est un grand honneur pour la Société littéraire et artistique de la Touraine de pouvoir vous souhaiter la bienvenue au début de votre excursion au pays de Rabelais ; et nous vous sommes tous très reconnaissants de votre empressement à accepter notre modeste invitation, malgré le peu de temps de votre séjour à Tours.

Je tiens à adresser en outre nos sincères remerciements à M. le docteur Ledouble, qui a eu l'amabilité de nous mettre en rapports avec vous.

M. le docteur Ledouble, membré correspondant de l'Institut, et auteur du savant et très littéraire ouvrage « Rabelais anatomiste et physiologiste » est naturellement l'un des vôtres, et nous sommes fiers de le compter également parmi nos sociétaires.

Il y a, messieurs, entre nos deux sociétés plus d'un point de contact. Par des moyens différents, elles poursuivent un but identique, et elles ont en outre un idéal commun, qui est le culte du Beau.

Ici, nous nous proposons d'encourager les efforts de ceux qui s'occupent en Touraine d'art et de littérature, de faire connaître leurs meilleures productions, de remettre en lumière et de populariser les œuvres de nos vieux auteurs tourangeaux, des Rabelais, des Ronsard, des Racan, des Balzac, des Courier et des Vigny, pour ne citer que les principaux.

Votre Société, messieurs, a choisi pour objet spécial de ses études et de ses recherches, Rabelais, l'un des plus illustres enfants dont s'honore la Touraine ; et, à ce titre vous avez droit à notre entière gratitude, puisque, tout en glorifiant l'auteur de Gargantua, vous contribuez au lustre de notre petite patrie.

Mais nous ne sommes pas de ceux qui se bornent exclusivement à une admiration de clocher, et notre Société n'a jamais entendu se désintéresser des œuvres étrangères à cette province.

Dans les programmes des soirées artistiques que nous offrons à nos membres, nous donnons une large place aux chefs-d'œuvre de la littérature et de la musique.

Notre régionalisme ne nous empêche pas non plus, messieurs, de tourner les yeux vers ce foyer intellectuel si intense qu'est Paris ; et nul d'entre nous n'ignore la part qui vous revient dans le mouvement littéraire, artistique et scientifique de notre patrie. Nous connaissons vos travaux, et nous applaudissons à vos succès, dont l'écho est venu jusqu'à nous.

Aussi, c'est avec la certitude d'être l'interprète de la Société littéraire et artistique, ainsi que des représentants de la presse et des sociétés savantes de la Touraine, qui ont bien voulu se joindre à nous, que je lève mon verre en l'honneur de la Société des Études rabelaisiennes et de son éminent président, M. Abel Lefranc.

M. Abel Lefranc, en termes délicats, répondit à M. Paul Boncour et, faisant allusion aux étrangers, présents, montra combien la Touraine peut être fière d'avoir donné le jour à un penseur comme Rabelais, qui est aujourd'hui commenté dans toutes les Universités d'Europe.

Puis le professeur Ledouble, professeur à l'École de Médecine de Tours, dont le livre : *Rabelais anatomiste et physiologiste*, fait autorité, en un remarquable discours, où il se montra rabelaisant érudit et averti, parla de *Rabelais*

initiateur et précurseur de la méthode expérimentale. Nous reproduisons ce discours par ailleurs. M. le professeur Ledouble le fit suivre du toast suivant :

MESSIEURS,

Vous allez, grâce à la générosité de M^{me} la marquise Arconati Visconti, née Peyrat, élever, par l'union féconde de l'intelligence, du savoir et du travail, un monument triomphal à Rabelais. Nous n'avons pu lui édifier qu'une simple cabane. L'admiration ira tout droit au monument ; en retour nous nous plaignons à croire qu'elle ne méprisera pas la cabane. Volontaires dans l'armée des chercheurs, nous avons rempli notre tâche sans ambitionner le succès, mais avec l'espoir d'être utiles. Vous nous avez dit à diverses reprises, cet après-midi, que nous l'avions été, nous nous estimons heureux et c'est de tout cœur que je salue respectueusement, au nom de l'ancienne Société des amis et des admirateurs de Rabelais, dont je suis un des rares survivants, la jeune Société des Études Rabelaisiennes,

Vivat, crescat et floreat ad multos annos feliciter

comme on disait jadis en Sorbonne.

Je lève mon verre en votre honneur et bois à votre santé, — « car sans santé n'est la vie, ainsi que l'a écrit le maître, vie n'est vie durable », — et à celle de votre président, M. Abel Lefranc, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École pratique des hautes études.

L'on fut souper et coucher à Chinon, but principal de l'expédition. Ah ! la charmante ville, restée moyenâgeuse et Renaissance si complètement que le costume moderne y est presque disparaté et choquant ; seules, les coiffes blanches des paysannes continuent la tradition. Et les ruines du château où Jeanne d'Arc vit pour la première fois le roi de France, et les quais de la Vienne, et ces rues étroites et mal pavées, il est vrai, mais si pittoresques, avec leurs ombrages de lilas débordant par-dessus les murs des propriétés ! Afin d'obvier aux entreprises de municipalités parfois assez sottes pour vouloir moderniser, aligner, dénaturer le précieux legs du passé, une Société s'est constituée, il y a deux ans, sous le nom des Amis du Vieux-Chinon ; elle a fondé un musée qui grandira, et un Bulletin, dont le premier fascicule vient de paraître. Les pèlerins furent accueillis de la plus charmante façon par MM. Benjamin Fournier et Jules Richard, dont l'empressement ne s'est pas ralenti pendant toute cette journée.

Il est démontré maintenant que Rabelais n'est pas né à Chinon, mais bien à la Devinière, dont nous allons parler tout à l'heure. Ses parents, qui étaient gens fort à l'aise, possédaient aux environs ce clos de la Devinière, et en ville, une maison où « pendait pour enseigne la Lamproye ». On a longtemps identifié cette maison avec celle qui fait l'angle des rues Rabelais et de la Lamproye, et qui est, en effet, un « viel logis » ; mais des recherches récentes la mettent ailleurs, au n° 45 de la même rue de la Lamproye, où l'on a gravé cette inscription :

Extrait Pur et Concentré de MALT MORITZ

Renferme sous une forme concentrée et active, les principes
DE LA BIÈRE.

Prix 2 fr. 75 ; 1 fr. 90 aux Médecins

Envoi gratuit d'échantillon
sur demande

à la Brasserie MORITZ, 189, r. de Vaugirard Paris.

ICI S'ÉLEVAIT
AU XVI^e SIÈCLE
LA MAISON
RABELAIS

Non loin, est la Cave peinte, avec son aspect d'antan ; mais « Innocent le pâtissier » est mort depuis longtemps et n'a pas été remplacé.

M. Henri Tourlet, l'érudit archéologue Chinonais, qui recueille avec un soin jaloux tout ce qui touche à sa ville natale, se fit un plaisir de montrer aux amis de Rabelais sa magnifique série de portraits du grand écrivain, série unique, qui servira de base indispensable à la future étude iconographique du satirique, dont nous souhaitons la rapide publication. Il montra aussi plusieurs exemplaires des premières éditions de Gargantua, et ce fut un émerveillement pour les doctes bibliophiles présents d'admirer ces reliques précieuses de leur auteur favori.

L'après-midi fut consacré (par un temps devenu radieux) à une excursion aux environs, sur les champs de bataille de la guerre Picrocholine, que Rabelais a placés dans le cadre même que son enfance et sa jeunesse avaient eu sous les yeux. Trois chars, tant soit peu cahoteux, conduisirent les touristes au pont de la Nonnain, à Parillé (aujourd'hui Parilly) en vue de la Vauguyon et de Vaugaudry, à la Roche-Clermault, où Picrochole tenta, mais en vain, de résister à l'assaut des armées de Grandgousier et de Gargantua. Le château-fort d'alors a fait place à un manoir construit au dix-septième siècle, mais les anciennes fortifications du quatorzième siècle ont subsisté, justifiant encore l'impression qu'elles devaient produire, alors qu'elles étaient entières. Une heureuse coïncidence fit que c'était hier la fête, l'« Assemblée » de la Roche-Clermault. Tout le village, et aussi tout Chinon étaient là, dans la prairie, autour de quelques baraques foraines et écoutant des ménestrels de passage leur seriner, pour la vendre deux sous, la *Petite Tonkinoise*, hélas ! Heureusement, à côté, on vendait de la « bonne fouace » de Lerné. Nos Rabelaisiens ne se firent pas faute d'en manger ; c'est un gâteau de pâte friable, qui a l'aspect de la galette, sans en avoir le feuilleté ; il fallut, pour le faire passer, humer un pot de vin frais.

On franchit le gué de Vède. Dans la *Revue des études rabelaisiennes*, M. Lefranc a établi que c'est bien là, près de la Roche-Clermault, et non pas sur la Veude en amont de Chinon, qu'il faut placer le gué où la jument de Gargantua, se soulageant, trouva moyen de noyer tant d'ennemis. Le fait ainsi acquis rend claires et intelligibles toutes les opérations de la campagne Picrocholine (livre I^{er} chap. 34), tandis qu'auparavant il fallait torturer le texte. Le Négron passé, on gravit toute la côte pour arriver à la Devinière ; c'est aujourd'hui un groupe de métairies, avec caves creusées dans le roc ; quand la famille Rabelais en était propriétaire, c'était un seul enclos. Les visiteurs gravirent « les grands degrés » par où l'on accède dans la chambre où maître François a vu le jour ; elle a conservé toute sa physionomie ; ils contemplèrent avec respect ces vieilles poutrelles du plafond et la petite table de pierre, établie dans l'embrasure de la fenêtre, où l'écolier traça sans doute ses premières lignes, tout en embrassant du regard le beau panorama de la plaine.

La dernière visite fut pour Seuilly (jadis Senillé), l'abbaye où Rabelais fit ses études ; c'est là qu'il dut connaître frère Jean des Entommeures et pourtraituré d'après nature, ce moine hardi et vigoureux qui, pour défendre les biens de l'abbaye, savait si bien manier le bâton de la croix. Aujourd'hui, le monastère est devenu une propriété particu-

lière : on n'est admis que par faveur spéciale à voir ce qui a subsisté des vieux bâtiments : un fragment du cloître, un mur de l'église, l'aumônerie. L'heure impitoyable marchait ; il fallut, à regret, reprendre le chemin de Chinon et, plus à regret encore celui de Paris.

LE MUSÉE DE LA VACCINE

au

Plessis-les-Tours

Si vous allez à Tours, ne manquez pas de vous rendre au château du Plessis-les-Tours ; une surprise vous y attend. L'antique séjour du roi Louis XI est aujourd'hui un institut vaccinal privé, dirigé par notre excellent confrère le docteur Chaumier.

J'y ai passé plusieurs heures à admirer le musée élevé à la gloire de Jenner. Nul au monde n'est plus riche en documents de toutes sortes concernant la vaccine, documents qui remplissent de nombreuses vitrines dans la plus belle salle du château.

On y trouve toute l'instrumentation employée par les divers instituts, tous les livres, toutes les brochures, tous les dessins, estampes, etc., tous les documents, en un mot, concernant la vaccine.

M. Chaumier nous a autorisé à publier les plus importantes de ses gravures ; nous en donnons aujourd'hui la première série, en réservant une seconde pour le prochain numéro.

La première image rappelle *l'origine même de la vaccine*. Une paysanne montre au médecin, qui l'examine à la loupe, une pustule de cow-pox qu'elle a contractée à l'extrémité du doigt en traquant les vaches. Un docteur, à demi-agenouillé, offre le bienfaisant vaccin, qu'il vient de prendre au pis de la génisse, à un gentleman qui recule, sceptique (fig. 1).

Nous nous faisons difficilement idée de l'opposition que rencontra la vaccine à son origine. De nos jours encore, elle a des détracteurs passionnés : de temps à autre on lit leurs accusations : le vaccin propage les maladies et est le facteur le plus puissant de la dégénérescence humaine.

Avant que le vaccin n'eût fait ses preuves de parfait préventif, on l'accusait de propager la variole à l'égal de l'inoculation qu'il remplaçait ; c'est dans ce sens qu'il faut comprendre la figure 2. La hideuse maladie se prélassait sur un char traîné par une vache et par un baudet. Ces animaux sont montés, le premier par un médecin qui brandit une lancette, le second par un aide qui porte la seringue. Et les enfants menacés s'enfuient effrayés. La légende est explicite : Gare la vaccine, triomphe de la petite vérole.

Mais la vaccine a d'ardents partisans : on vaccine d'humain à humain (fig. 3).

La célèbre M^{me} Angot elle-même s'y résigne (fig. 4).

À l'instar des charlatans qui courent les foires, les vaccinateurs voyagent triomphalement annoncés par des hérauts qui sonnent la trompe. Ils emmènent la vache qui fournit le cow-pox (fig. 5) : ce n'est pas de nos jours, on le voit.



Fig. I. — L'origine de la vaccine.



Fig. II. — Triomphe de la petite vérole.



Fig. III. — La vaccination.



Fig. IV. — Madame Angot se fait vacciner.

l'inoculation
 Desert un délice,
 la vaccination
 place grâce au caprice.
 ses succès,
 Hippocrate en murmure,



Fig. V. — La vaccine en voyage.

Bientôt de ses heureux essais,
 Voulez-vous, connaisseur fameux

Moins en santé qu'en médecine,
 Voulez-vous, au gré de vos vœux
 Etendre au loin votre vaccine,
 Procurez-lui la Faculté.



Fig. VI. — La dindonnade ou la rivale de la vaccine.



Fig. VII. — Admirable effet de la vaccine.

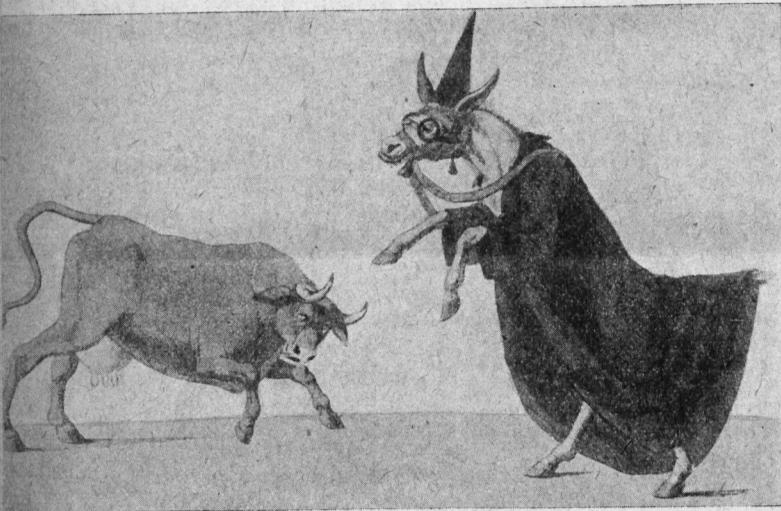


Fig. VIII. — La vaccine aux prises avec la Faculté.



Fig. IX. — Sept contre un ou le comité de la vaccine.



Fig. X. — Les bienfaits de la petite vérole.

que fut pratiquée la vaccination directe.

Pour beaucoup, c'était une moquerie, une dindonnade ; cette plaisanterie fut symbolisée sous forme d'un dindon : on dindonnait les naïfs (fig. 6). De même dans le précédent dessin, on voit un dindon plumé.

Le tabletier a été si bien vacciné qu'il lui en est poussé des cornes ; une chanson nous explique qu'il les a obtenues par la collaboration de sa femme avec le médecin. Ça l'embête d'abord, mais il se dit que bien d'autres sont logés à son enseigne, et que, dans son métier de tabletier, cela peut lui servir (fig. 7).

La Faculté de Médecine, qui ne fait pas profession d'admirer les remèdes nouveaux, est résolument hostile. Elle est représentée par un âne bête et enrobé que la bien-faisante génisse charge à coups de cornes (fig. 8).

Il y a dissidence jusque dans le comité de la vaccine. Les médecins n'ont jamais témoigné d'urbanité entre confrères.



Fig. XI. — Mon oncle, je vous la souhaite bonne, accompagnée de plusieurs autres.

Le citoyen Tapp, hostile à la vaccine, traite les autres de charlatans ; il se fait expulser (fig. 9).

La vaccine avait beau jeu contre l'inoculation. Cette méthode préservatrice, rapportée de Constantinople par la belle lady Montague, n'était pas toujours innocente, s'il faut en croire la figure 10. Tous les inoculés sortent éclopés de la maison d'inoculation ; les uns boiteux, les autres aveugles, bossus, paralysés, tordus, sans compter les bières, grandes et petites, qu'on emporte. Seul le médecin inoculateur se réjouit en comptant ses honoraires.

Il s'est probablement fait inoculer ce brave oncle couvert de pustules. Sans quoi, le souhait de sa nièce : « Je vous la souhaite bonne, accompagnée de plusieurs autres », perdrait beaucoup de son sel (fig. 11).

D^r EIFER.

(A suivre.)

Syndicat Médical d'Indre-et-Loire

Séance du 23 mars 1907

La séance est ouverte sous la présidence du D^r Archambault, trésorier, à la place du D^r Chaumier, excusé et souffrant.

Sont présents :

D^r Archambault, Lapeyre, André, Mahoudeau, Cosse,

Sabathé, Gibotteau, Barneveld, Bruneau, Rochebois, Dague, Brodu, Gaudeau, Guillaume, Gillard, Boureau, Baudouin, Reliquet, Stecewicz, de Grailly, Tulasne, Maurel, Moissonnier, de Chrzanowska, Moreau, Labussière, Langlois, etc.

Le Président annonce le décès, depuis la dernière séance, du D^r Bezard ancien président, et du D^r Bachelot. Le Syndicat a été représenté aux obsèques de nos deux confrères et a envoyé une couronne.

Il est décidé que toutes les fois que cela sera possible, une lettre d'invitation aux obsèques sera adressée au nom du Syndicat à tous ses membres.

Le secrétaire général donne alors lecture du procès-verbal de la dernière séance. Adopté.

Le Syndicat délègue au Congrès des Praticiens deux membres : les D^r Baudouin et Reliquet et vote une subvention de 50 francs.

A propos du projet d'impôt sur le revenu, le Syndicat adopte le vœu suivant transmis à l'Union des Syndicats :

« Que le projet indique de la façon la plus nette la défalcation à faire résultant des dépenses obligatoires inhérentes à la profession : loyer, domestiques, voitures, etc. »

Au sujet de la présence aux séances, il est voté la motion suivante :

Dans les questions importantes, un questionnaire sera joint à la lettre de convocation avec prière de répondre en regard.

Le trésorier propose que l'article 22 des statuts soit remplacé par un article 13 bis permettant sans un vote de l'Assemblée générale le retrait de fonds de la caisse d'épargne.

L'assemblée n'étant pas en nombre, une réunion spéciale sera faite à ce sujet.

A la question y a-t-il lieu de faire une loterie en faveur des infortunes médicales ? le Syndicat répond par un avis favorable.

La question des consultations de nourrissons vient alors en discussion. Le D^r Stecewicz, rapporteur, s'y déclare nettement hostile, et ce pour la raison première que l'organisation de ces consultations est impraticable.

Les D^r Héron, Gibotteau, Gaudeau, Labussière prennent tour à tour la parole. La demande du Préfet n'a guère reçu jusqu'ici que des réponses défavorables.

Le D^r Bruneau intervient à son tour et avec lui la grande majorité du Syndicat se montre nettement défavorable en raison :

1° De la petite quantité de nourrissons appelés à venir dans chaque commune ;

2° Des difficultés soulevées entre confrères.

La motion suivante (1) est votée à l'unanimité :

1° Prévenir les médecins inspecteurs de l'opinion défavorable du Syndicat ;

2° Envoyer au Préfet une délégation lui exposant l'impossibilité pratique d'une telle organisation.

Le D^r Cosse donne lecture de son rapport sur l'organisation par le Syndicat du recouvrement des honoraires dans tout le Syndicat. Le D^r Sabathé assure par pur dévouement confraternel la direction de ce service

Les frais de recouvrement sont fixés à 10 0/0 sur notes recouvrées seulement. Une notice explicative sera adressée à tous les membres du Syndicat.

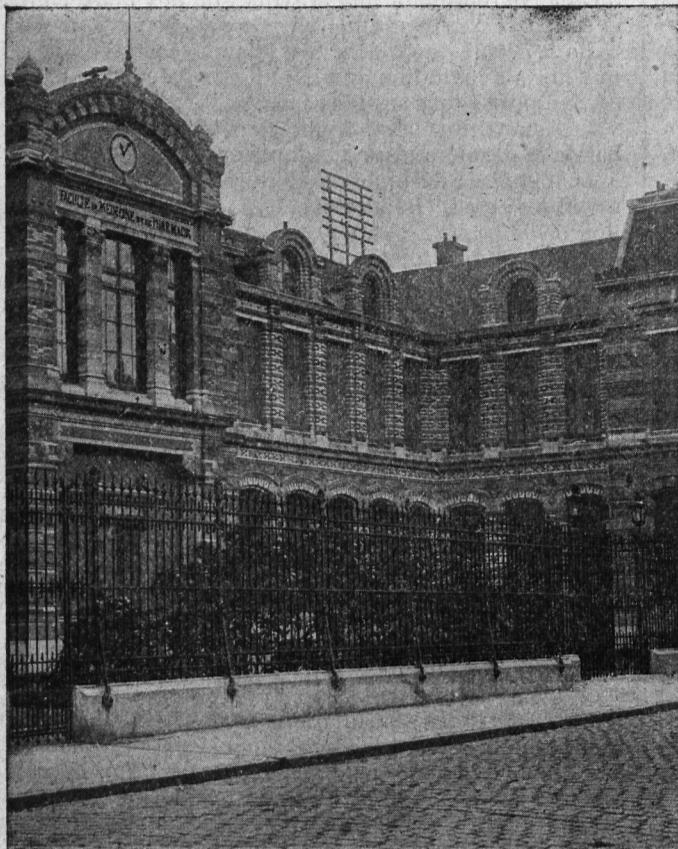
Ce projet est adopté à l'unanimité et des remerciements sont votés par l'Assemblée au D^r Sabathé pour son dévouement aux intérêts confraternels.

(1) NOTA. — Ces démarches ont été rendues inutiles par suite du vote du Conseil général obtenu par l'intervention de nos confrères qui en faisaient partie.

TOUX GRIPE, ASTHME COQUELUCHE	CENT ANS de SUCCÈS 5 MÉDAILLES AUX EXPOSITIONS DIPLOME d'HONNEUR, PARIS 1887 324, Rue St-Martin et 3, Rue Soufflot, Paris 4 fr 60 — TOUTES PHARMACIES.	SIROP PÉCTORAL INCISIF DEHARAMBURE
---	--	--

A PROPOS DU CONGRÈS DES ANATOMISTES

LES FACULTÉS DE LILLE



Nous sommes heureux de donner ici diverses photographies des locaux universitaires de Lille, où se sont tenues les séances du Congrès de l'Association des Anatomistes, dont nous avons rendu compte dans notre dernier numéro.

On sait de quelle luxueuse façon ont été installées les Facultés de Médecine et des Sciences. Les divers bâtiments, groupés dans un quartier de la ville, constituent un ensemble très heureux, très plaisant à voir, et prouvent le grand développement qu'ont pris, dans le département du Nord, les études scientifiques et littéraires, et l'essor merveilleux de la jeune Université Lilloise qui s'est placée sans conteste à la tête de nos Universités provinciales.

Le cliché 1 représente le côté *Anatomie, Physiologie et Histologie* de la Faculté de Médecine. Le cliché 2 représente l'*Institut d'Histoire naturelle* de la Faculté des Sciences.

Tout récemment on vient d'inaugurer à l'Université de Lille le *Musée Houiller* fondé sous la direction de M. Ch. Barrois — le seul membre titulaire de l'Académie des Sciences pris en province. Ce musée, unique dans son genre, renferme tout ce qui intéresse l'industrie de la houille. A côté des échantillons de toutes sortes des richesses minières des deux grands bassins du Nord et du Pas-de-Calais, on y

trouve tout ce qui a trait à l'exploitation du charbon. C'est là une fondation extrêmement importante, une tentative de décentralisation qui mérite d'être connue et imitée dans les autres centres universitaires.

On a inauguré également, depuis peu, la Bibliothèque Universitaire et la Maison des Etudiants.

Au milieu de la fiévreuse agitation de la grande cité industrielle du Nord, le quartier Universitaire calme et paisible avec ses rues droites et ses vastes bâtiments rouges où bourdonne la foule rieuse des étudiants, a une physionomie toute particulière qui fait contraste. Mais on peut dire que c'est dans ces laboratoires de la science, que s'élaborent tous les progrès qui font la richesse de la plus laborieuse de nos provinces.



Reconstituant du système nerveux NEUROSINE PRUNIER

PHOSPHO-GLYCÉRATE DE CHAUX CHIMIQUEMENT PUR

BIBLIOGRAPHIE

Traditions populaires, région de Loches, par M. Jacques Rougé, 1 vol. de 76 pages. Paris, Lechevalier, 16, rue de Savoie, 1907.

M. Jacques Rougé vient de réunir en un élégant volume les articles qu'il a publiés dans la *Gazette médicale du Centre* sur les traditions populaires de la Basse-Touraine.

C'est là un recueil que consulteront avec profit tous ceux, et ils sont nombreux, qui s'intéressent au Folk-lore national et au mouvement traditionniste.

Cet ensemble de pratiques superstitieuses et de naïves légendes, recueillies avec un soin jaloux par quelqu'un qui aime sa petite patrie, nous donne comme une esquisse morale des populations du pays Lochois et nous les fait connaître sous un jour très particulier.

Mais, M. Rougé a su présenter ces documents sous une forme littéraire très attachante. Son style très personnel, tout émaillé de locutions du terroir, est un attrait de plus qu'on trouve à la lecture de ces quelques pages.

Un curieux dessin de Baric orne la couverture du livre, et c'est là un très bon choix. L'œuvre de Baric, qui est un tourangeau, malgré sa forme caricaturale, ne constitue-t-il pas le document le plus exact et le plus vivant qui conservera à l'avenir les mœurs de nos populations tourangelles dans la seconde moitié du XIX^e siècle ?

L. D.-C.

Lettres de Gui Patin, 1630-1672. Nouvelle édition collationnée sur les manuscrits autographes par le docteur Paul TRIAIRE. Tome premier. 1 vol. de XVIII-716 pages. Paris, Champion, 5, quai Malaquais, 1907.

Nous sommes heureux d'annoncer l'apparition de ce volume, qui forme le tome premier de l'édition nouvelle des *Lettres de Gui Patin*, entreprise par notre éminent collaborateur, le docteur Paul Triaire, correspondant de l'Académie de médecine, lauréat de l'Institut.

Nous n'avons pas à faire l'analyse de cet ouvrage puisque les lecteurs de la *Gazette médicale du Centre* en ont eu la primeur. Ils auront remarqué déjà avec quel soin le Dr Triaire s'est attaché à collationner les manuscrits originaux des lettres du spirituel écrivain, qui a rédigé, pour ainsi dire, la chronique la plus alerte, la plus brillante et aussi la plus mordante et la plus satirique que nous ayons conservée du XVII^e siècle. Nous n'avons jusqu'à présent que des éditions incomplètes et fautives. M. Triaire a reproduit le texte exact de Patin et fait connaître ainsi des passages considérables et du plus haut intérêt, qui avaient été supprimés par les précédents éditeurs. Les

passages étaient d'autant plus importants à publier, qu'ils ont trait, la plupart, aux polémiques que Gui Patin aimait à soutenir contre les « Loyolistes ».

Or, on ne peut bien comprendre le rôle qu'il a joué dans le mouvement littéraire de son temps, que si on connaît parfaitement tous les détails de sa lutte contre les Jésuites. C'est donc là un des principaux mérites de l'édition nouvelle que la librairie Champion offre au public.

Mais il en est d'autres. Le docteur Triaire a pris soin de copieusement annoter le texte de son auteur, et, au bas de chaque page, on trouvera des renvois abondants, qui renseignent sur les personnages cités par Patin et sur les livres dont il fait une si mordante critique. A la fin du volume une table des matières, donnant le sommaire analytique de chacune des lettres publiées, facilite étrangement les recherches.

Nous n'insisterons pas sur le luxe avec lequel ce volume est présenté et sur la netteté de l'impression qui fait honneur à l'*Imprimerie Tourangelle*.

A tous les points de vue nous avons donc là une édition définitive de Gui Patin et qui sera vraisemblablement une des dernières. Il est probable, en tous cas, qu'un pareil effort ne saurait, de longtemps, être renouvelé. Il ne nous reste qu'un souhait à formuler : celui de voir paraître, dans un délai pas trop éloigné, les volumes suivants de cette édition. Il est évident, en effet, qu'à notre époque où les études relatives à l'histoire de la médecine sont poussées avec tant d'activité, un peu fébrile peut-être, l'édition complète de Gui Patin, que nous promet M. Triaire, constituera un merveilleux instrument de travail sans lequel il sera impossible d'aborder l'étude du mouvement scientifique de toute une période, la plus curieuse peut-être de notre histoire médicale.

L. D.-C.

CÉRÉBRINE, médicament spécifique de la **migraine** sous toutes ses formes. Agit spécialement contre les névralgies faciales, intercostales, rhumatismales, sciatiques, le vertige stomacal, et par dessus tout contre les **coliques périodiques**. Une cuillerée à soupe à tout moment d'un accès suffit.

Eug. FOURNIER et C^{ie}, 21, rue de St-Petersbourg, Paris (8^e).

Scènes médicales : 1^{re} série. — Les professeurs de clinique de la Faculté de Médecine de Paris, par le docteur Pierre MAUREL. Un vol. in-8 jésus de 104 pages. Prix, 2 fr. Paris, G. Steinheil, 1907.

Plaquette très intéressante, parue avec cette dédicace : « Pour mes amis qui m'ont demandé de réunir ces silhouettes professorales, loisirs d'hiver d'aquatique ! » Loisirs bien employés. Dans une suite d'esquisses très fines, d'une forme très littéraire, l'auteur prend sur le vif quelques-uns de « nos Maîtres » de Paris, avec leurs gestes habituels, leur mode d'enseignement, etc... Le sous-titre « Scènes médicales, 1^{re} série » nous promet bientôt « nos Maîtres » de Province.

ÉMULSION MARCHAIS

Phospho-Créosotée — TUBERCULOSES — BRONCHITES, CATARRHES
(3 à 6 cuil. à café dans du lait).

NOUVELLES

SOUSCRIPTION UNIVERSELLE
 pour élever un monument à LAMARCK

Nous avons déjà signalé, dans la "Gazette Médicale du Centre", l'initiative généreuse, prise par les professeurs du Muséum d'Histoire naturelle de Paris, d'élever un monument à la mémoire du grand naturaliste que fut Lamarck. Cette initiative a reçu l'encouragement de M. le Président de la République, de S. M. le roi de Portugal et de S. A. le Prince de Monaco. Le Comité d'honneur a réuni les adhésions d'un très grand nombre de savants français et étrangers. M. le Professeur F.-A. Ledouble, professeur à l'École de Médecine de Tours, président du Comité local de Touraine, recueille les souscriptions des personnes qui voudraient collaborer à cette manifestation scientifique.

Première liste de Souscription

	FRANCS
Félix LEDOUBLE, Professeur à l'École de Médecine de Tours, correspondant de l'Académie de Médecine.....	50
François HOUSSAY, D ^r en médecine, à Pont-Levoy (Loir-et-Cher).....	40
P. CONDAMY, D ^r en médecine à La Rochelle (Charente-Inférieure).....	10
BARBEU-DUBOURG, D ^r en médecine, TOURS.....	2
<i>Etudiants de l'École de médecine :</i>	
GODECHOUX, 0 fr. 50 ; SCHOOF, 1 fr. ; MENUET, 1 fr. ; LEBAS, 2 fr. ; MENAGE, 1 fr. ; GAVARD, 1 fr. ; CORBINEAU, 1 fr. ; DUVAL, 1 fr. ; RHEM, 1 fr. ; DIODONNAT, 1 fr. ; LAMBRON, René, 1 fr. ; LAMBRON, Roger, 1 fr. ; MATHIAS, 1 fr. ; FERRANDOUX, 1 fr. ; FEUILLET, 1 fr. ; MAGUIN, 1 fr. ; DEVAUX, 1 fr. ; CHAVAILLON, 1 fr. ; GAUDRAT, 1 fr. ; MALEYX, 1 fr. ; JALLET, 0 fr. 50 ; BRUÈRE, 0 fr. 50 ; LATOUR, 0 fr. 50 ; GUETTET, 1 fr.....	23
Louis DUBREUIL-CHAMBARDEL, D ^r en médecine, TOURS.....	5
WOLFF, D ^r , directeur de l'École de médecine de Tours.....	5
PARISOT, D ^r , professeur à l'École de médecine de Tours.....	5
GUILBAUD, D ^r , professeur à l'École de médecine de Tours.....	5
ANDRÉ, D ^r , chef des travaux anatomiques à l'École de médecine de Tours.....	5
GRANDIN, Professeur à l'École de médecine, pharmacien en chef et ancien administrateur de l'Hôpital général de Tours.	2
D. BARNSBY, Directeur honoraire de l'École de médecine de Tours.....	40
R. MERCIER, D ^r , professeur à l'École de médecine de Tours..	10
Henry BARNSBY, D ^r , professeur-suppléant à l'École de médecine de Tours.....	10
F. BAUDOIN, D ^r , professeur-suppléant à l'École de médecine, médecin en chef à l'Hôpital général de Tours.....	5
<i>Annales Médico-chirurgicales du Centre, Tours.....</i>	
François COSSE, D ^r , oculiste de l'Hôpital général de Tours..	10
Ed. CHAUMIER, D ^r , directeur de l'Institut vaccinal de la Touraine.....	40
E. DELAITTRE, D ^r en médecine, TOURS.....	2
PITARD, Professeur à l'École de médecine de Tours.....	5
LAPEYRE, D ^r , professeur-suppléant à l'École de médecine, chirurgien en chef de l'Hôpital général de Tours.....	40
A. SAUVAGE, D ^r , médecin-adjoint de l'Hôpital général de Tours.	2
Maurice MAGNAN, D ^r , médecin-adjoint de l'Hôpital général de Tours.....	40
RANJARD, D ^r en médecine, TOURS.....	10
Maurice COSSON, D ^r en médecine, TOURS.....	40
ROUX, D ^r en médecine, TOURS.....	5
E. DORLÉANS, D ^r , chef des travaux de physique et de chimie à l'École de médecine de Tours.....	5
P. ARCHAMBAULT, D ^r , professeur-suppléant à l'École de médecine, médecin en chef de l'Asile des aliénés, TOURS.....	5
VILLEDIEU, Professeur-suppléant à l'École de médecine de TOURS.....	1

FRANCS

JAVILLIER, Professeur à l'École de médecine de Tours.....	2
LERAT, Professeur-suppléant à l'École de médecine de Tours.	2
E. VIALLE, D ^r , chef des travaux physiologiques à l'École de médecine, chirurgien-adjoint de l'Hôpital général de Tours.	5
L. ROUSSEAU, D ^r en médecine, TOURS.....	5
YSAMBERT, D ^r en médecine, TOURS.....	2
SABATHÉ, D ^r en médecine, TOURS.....	5
M. BAILLIOT, D ^r , président de l'Union patriotique, TOURS...	3
SERVANT, D ^r en médecine, TOURS.....	3
E. HÉRON, D ^r , médecin en chef honoraire de l'Hospice général de Tours, président honoraire de la Société Médicale d'Indre-et-Loire.....	5
F. EHREMANN, Capitaine breveté d'artillerie, stagiaire à l'Etat-major du 9 ^e corps d'armée, TOURS.....	5

TOTAL DE LA 1^{re} LISTE..... 299

(A suivre.)

VICHY, la première des stations thermales, vient d'ouvrir ses portes, et malgré le temps incertain, un grand nombre de baigneurs se pressent pour demander aux sources célèbres le rétablissement de leur santé.

Les agrandissements effectués il y a trois ans, la reconstruction totale des établissements thermaux, l'installation des appareils perfectionnés de massages, d'hydrothérapie et d'électrothérapie, font de Vichy la première station du monde.

Les dyspepsies, les entéro-colites mucomembraneuses, l'entéroptose, les maladies du foie et des voies biliaires, le diabète et les maladies des voies urinaires y sont traitées avec succès.

Nous rappelons au corps médical que les mois de mai et de juin sont les plus favorables pour le traitement des malades graves qui évitent ainsi l'encombrement.

NUCLEO FER GIRARD, le plus assimilable des ferrugineux, chaque pilule contient 0,10 de NUCLEINATE de fer pur. Dose, 4 à 6 par jour, au début des repas.

VIN GIRARD de la Croix de Genève, iodotannique phosphaté.

Succédané de l'huile de foie de morue

Maladies de poitrine, misère physiologique, lymphatisme, rachitisme, scrofule, faiblesse générale, convalescences, etc.

BIOPHORINE Kola Glycérophosphatée granulé de kola, glycérophosphate de chaux, quinquina, et cacao vanillé. Dosage rigoureux, le plus complet des agents *antineurasthéniques* et antidépresseurs, le tonique éprouvé du sang, des muscles et des nerfs.

FLOREINE — Crème de toilette hygiénique, employée dans toutes les affections légères de l'épiderme, gerçures des lèvres et des mains : innocuité absolue.

Le Gérant, H. AUBUGEAULT.

Tours, imp. Tourangelle.